

## La figure du chibani dans le roman d'Abdelkader Djemai

### La Gare du Nord.

BEKHEDIDJA Nabila **Epouse** : BEN HABIB (Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed-Algérie) –Département de français.

[bekhedidja.nabila@yahoo.fr](mailto:bekhedidja.nabila@yahoo.fr)

#### Résumé

Dans Gare du Nord, Abdelkader Djemai a porté un intérêt particulier aux anciens et aux vieux ouvriers immigrés (les Chibanis) dont il raconte le quotidien et le parcours difficile. Abdelkader Djemai dresse le portrait de trois vieux chibanis, plein de dignité, après une vie de labeur, s'éteignent dans la précarité, l'indifférence et la solitude. Gare du Nord se veut un témoignage pour la reconnaissance et la justice.

**Mots clefs :immigré-chibani-témoignage -l'exil-reconnaissance.**

في محطة شمال، اهتم عبد القادر جماي اهتماما خاصا بالعمال المهاجرين القدامى والقدامى (الشيبانيين)، الذين يرون حياته اليومية ورحلته الصعبة، حيث يرسم عبد القادر جماي صورة لثلاثة من الشيبانيين القدامى الكريمة بعد الحياة. الكدح، تنطفئ في عدم الاستقرار واللامبالاة والشعور بالوحدة. غار دو نورد هو شهادة للاعتراف والعدالة.

الكلمات المفتاحية: شهادة المهاجر-الشيباني- المنفى الامتتان -الاعتراف.

In Gare du Nord, Abdelkader Djemai paid particular attention to the old and the old immigrant workers (the Chibanis), whose daily life and difficult journey he tells. Abdelkader Djemai draws the portrait of three old Chibanis, full of dignity, after a life of toil, fade into precariousness, indifference and loneliness. Gare du Nord is a testimony for recognition and justice.

Key words: immigrant-chibani-testimony -exil-recognition.

Souvent considérés comme deux thèmes voisins, l'exil et l'immigration sont omniprésents dans la littérature. Plusieurs romans racontent l'histoire d'un exilé, d'un ouvrier ou d'un immigré. Toute une littérature se développe autour de ce thème qui s'impose avec acuité tout au long de ces dernières années. Azouz Begag, Ahmed Zitouni, Tadjer Akli, Abdelkader Djemai pour ne citer qu'eux, illustrent l'intérêt croissant que les écrivains accordent au thème de l'immigration, qui ne cesse d'enrichir la scène littéraire.

Abdelkader Djemai né 1948, installé en France depuis 1993. Il a porté un intérêt particulier aux anciens et aux vieux ouvriers immigrés (les Chibanis) dont il peint le quotidien dans des récits marqués par une grande sensibilité et une touchante pudeur.

Ces Chibanis ce sont ces Algériens, Marocains et Tunisiens de première génération venue en France au moment des Trente Glorieuses pour répondre à la demande de main-d'œuvre.

Abdelkader Djemai peint dans son roman Gare du Nord la situation et la vie de ces anciens ouvriers aujourd'hui âgés et plus solitaires que jamais. Des êtres auxquels il essaie de donner voix. Ceux qui les connaissent retrouveront ainsi presque comme des vieux copains les silhouettes de Bonbon, Bartolo et Zalamite, les Chibanis de Gare du Nord.

Abdelkader Djemai raconte la vie modeste de ces trois vieux travailleurs algériens à la retraite, dans un foyer près de la gare du Nord. Tout un petit monde populaire, peint dans le détail, avec justesse et bienveillance, gravite autour de la « Chope verte », le bistrot où les trois héros ont leurs habitudes : « (...) Il leur suffisait de traverser le rue pour voyager dans un monde à la fois familier et lointain, tout près de la gare du Nord où ils allaient regarder les trains » (Gare du Nord : 12). De courts flash-back, un voyage en Algérie dans la famille, éclairent ces trois vies : « (...) Une boîte en carton qui avait elle aussi une histoire. Elle abritait quelques papiers, une douzaine de photos de sa fille Badra et de ses petits-enfants ainsi qu'un livret de famille où était mentionné à l'encre le décès de sa femme. » (Gare du Nord : 13)

D'ailleurs, Le roman évoque des trajectoires parallèles de migrants, mais aussi de formidables histoires d'hommes et d'amitié : « Il y avait du bon et du mauvais dans leur vie. Il aurait le courage, l'honnêteté de dire que tout n'était pas sombre, qu'ils pouvaient, malgré les injustices, manger à leur faim, se soigner, apprendre un métier, bénéficier de la retraite, venir en aide à leurs proches » (Gare du Nord : 71)

Bonbon, Bartolo et Zalamite vivent au « Foyer de l'Espérance », tout près de la gare du Nord. Ces trois vieux immigrés ont connu l'époque où les cartes d'identité mentionnaient encore « Français musulmans d'Algérie » (Gare du Nord : 12). Les trois héros arrivés en France dans les années 50, ils ont connu à Marseille, Vénissieux, Noeux-les Mines et enfin à Paris une vie difficile, mais aussi des joies simples, la saveur de l'esquimau glacé, de la barbe à papa, les

combats de catch avec l'Ange Blanc, les premiers téléviseurs et les films d'amour au Louxor, le grand cinéma de Barbès. Aujourd'hui à la retraite, ils vivent entre le « Foyer de l'Espérance », « La Chope Verte » et la gare du Nord qui attire irrésistiblement leurs pas.

Dès lors, notre questionnement est le suivant :

Pourquoi Abdelkader Djemai se concentre –t-il sur les chibanis ? Pourquoi cet intérêt ?

Pourquoi l'auteur a –t-il choisi de raconter l'histoire de ces vieux immigrés ?

Comment Abdelkader Djemai parvient-il à nous faire éprouver le ressenti de ses personnages ?

Nous remarquons que les thèmes de Gare du Nord sont variés, on peut citer :

La nostalgie au pays natal, la famille et le déracinement. –l'arrivée en France –la solitude. –la force de l'amitié. –Les conditions de travail du monde ouvrier –l'exil. L'exil, complément paradoxal de la colonisation, contribue à accentuer le sentiment d'aliénation qui fonde bien souvent l'œuvre littéraire.<sup>1</sup> –L'Histoire : la guerre d'Algérie, le massacre du 17 octobre 1961 au pont Saint-Michel, couvre – feu à Paris à l'encontre des nord –africains.

Et c'est à travers les portraits de trois vieux immigrés du quartier de la goutte-d 'Or, de la belle Zaza, de Mazout ou du marabout Hadj Fofana Bokary, Abdelkader Djemai nous restitue avec des mots simples et tendres, une histoire, une mémoire et un autres visage de la France.

### **La condition d'émigré**

Fascinés par la gare du Nord, les trois vieux Bartolo, Bonbon, et Zalamite, vivent depuis plusieurs années en France où ils ont exercé divers métiers. Amis intimes à la retraite, ils vivent dans « le Foyer de l'Espérance », et se rendent souvent à la « Chope Verte », le bar où ils ont eu l'occasion de goûter un jour la belle voix de la chanteuse Cheikha Boum-Boum. Le roman est plus ou moins centré sur bonbon qui a immigré en France avant l'indépendance de l'Algérie et qui a notamment vécu un fameux événement du 17 octobre 1961. Une santé fatiguée, veuf comme ses deux amis, Bonbon décide un jour de rendre visite à la terre natale chez sa fille Badra, où il meurt parmi les siens.

Les portraits de Bonbon, Bartolo et Zalamite sont simples et modestes. Abdelkader Djemai peint la vie de trois « chibanis » à Paris « Bonbon, Bartolo et Zalamite n'avaient vu qu'une fois ou d'une la tour Eiffel et les Champs – Elysées, et n'avaient jamais pris le bateau-mouche pour glisser sur la Seine » (Gare du Nord : 34). Leur temps de retraite, les dominos, les amis et la famille restée au pays. Morceaux de vie mêlés à des bribes de leur passé. Abdelkader Djemai tente de restituer leurs parcours, raconter leurs conditions de vie et de travail et exprimer par ses mots leur crainte et leur appréhension. « (...) Pour éviter les regards moqueurs ou méprisants, il leur fallait supprimer les tatouages sur leur visage, les effacer de leur histoire de chaque jour. » (Gare du Nord : 27)

La vie des trois compères de Gare du Nord n'est pas bien gaie, mais jamais le texte ne sombre dans le pathos. Pour rendre compte de la misère des trois hommes, le narrateur opte la plupart du temps pour une écriture plate, blanche, dépourvue d'émotion particulière : « Frileux depuis son enfance, Bonbon était manœuvre dans des chantiers exposés aux duretés du climat et situés le plus souvent loin de son domicile. Le contrat fini, il lui fallait vite chercher un autre emploi. Il aurait aimé être embauché dans une usine, même comme balayeur ou homme à tout faire, pourvu qu'il ait eu une place stable et un salaire régulier. A l'abri du froid, il aurait alors été moins souvent malade et le mandat qu'il expédia à sa famille aurait été plus conséquent » (Gare du Nord : 52)

Mais le narrateur choisit aussi un ton léger, humoristique, qui met à distance la misère, la vieillesse et la maladie, et fait que le lecteur n'éprouve pas une suffisante compassion pour les personnages, mais au contraire un profond attachement : « Zalamite avait divorcé trois fois et n'avait pas d'enfants. S'il voulait se remarier, comme l'avait prédit Hadj Fofana Bakary, il avait intérêt à bien préserver son petit oiseau, même s'il n'avait plus grand – chose à picorer avec ses trois ou quatre dents qui ne tarderaient pas elles aussi à s'envoler. » (Gare du Nord : 30)

En fait, à la lecture, ce qui l'emporte c'est l'indulgente et respectueuse tendresse du regard porté sur « les trois chibanis », trois hommes qui se contentent de peu et partagent ensemble les petits bonheurs du quotidien, trois anonymes d'une humanité toute moyenne et portant si universelle<sup>2</sup> : « Les trois vieux ne fumaient ni ne chiquaient. Mais ils avaient toujours soif, à n'importe quelle saison. Ils croyaient au Très-Haut, mais buvaient leur bière sans grand remords et même avec plaisir. Ils espéraient qu'un petit pèlerinage à la Mecque

effacerait toutes les ardoises. Un lavage-dégraissage de leur pauvre carcasse, avant d'atteindre la destination suprême où il n'y a, au rayon boissons, que du miel et du lait ». (Gare du Nord : 16)

Remarquons la présence d'un réseau lexical des traditions algériennes et de la modernité du pays de l'exil se mêlent ici avec légèreté, comme si les trois hommes étaient finalement parvenus à un compromis apaisant : « (...) Depuis longtemps, ils avaient abandonné leur chéchias et leurs turbans, mais refusaient de porter le béret ou le chapeau. Seul Bonbon arborait parfois une casquette discrète achetée sur le boulevard Rochechouart à un vendeur à la sauvette » (Gare du Nord : 13). C'est que la condition de l'immigré se révèle souvent dans le conflit avec d'autres, et ce dans cette œuvre, que ces « autres » soit Marcel Martinez-le gérant de la brasserie où se trouvent les trois amis dans Gare du Nord, « un misérable crocodile qui préférait le Pastis aux étrangers » (Gare du Nord : 44) et qui avait oublié « que son propre père, le respectable Enrique Martinez, était venu d'Andalousie, une terre fleurie durant sept siècles par les ancêtres de Zalamite » (Gare du Nord : 44)

Par ailleurs, il est question, dans le roman de poétiques, via les tentatives scripturales du personnage de Med, véritable figure méta textuelle de l'auteur, le projet poétique de Gare du Nord (développé à travers les aspirations artistiques de Med au chapitre 9) paraît plus large et plus universel : « Med ne se moquerait pas d'eux comme le faisait Marcel le Jockey ou n'importe qui d'autre. Il était leur interprète, leur intermédiaire, le fils qu'ils auraient peut-être aimé avoir. (...) ». Et un peu plus loin, on peut lire : « Depuis longtemps, il avait le projet d'écrire un livre sur tous les chibanis de Barbès. La Goutte d'Or. Un livre simple et limpide, où ils seraient comme chez eux. Un roman sans graisse et sans prétention qui les accueillerait avec leurs forces, leurs fragilités, leurs tatouages, leurs rides et leurs rêves. (...) » (Gare du Nord : 68-70).

Abdelkader Djemai peint au lecteur la vie, le quotidien, la souffrance et le silence des chibanis de France : « Mais il lui faudrait apprendre à mieux entrer le temps des chibanis, dans leurs habitudes, à se glisser dans leurs silences, à lire sur leurs lèvres comme s'ils étaient muets (...) Il lui faudrait aussi trouver le meilleur moyen d'approcher, de cerner, d'évoquer leurs vies qui ressemblaient à une valise sans poignée. » (Gare du Nord : 68-70). Med s'intéresse aussi à la culture et aux traditions maghrébines : « Med la trouvait humble, authentique et rayonnante. C'est ce qu'il avait écrit dans un article pour un magazine consacré à

la culture maghrébine et qui avait malheureusement capoté au bout de trois numéros » (Gare du Nord : 64)

Med côtoie ces chibanis et entreprend un projet de raconter leur vie et les traces de leur passage à Paris, comprenant leur langue, son dessein étant plus facile : « Entre les pans de murs, les morceaux de cloisons, Med devenait les silhouettes, les ombres, la présence de ceux qui avaient vécu là et de ceux qui y étaient morts. Il se disait qu'il restait encore des traces de la vie des siens, des gens de ce quartier.

Depuis longtemps, il avait le projet d'écrire un livre sur tous les chibanis de Barbès-La Goutte-d'Or. Un livre simple et limpide, où ils seraient comme chez eux. Un roman sans graisse et sans prétention qui les accueillerait avec leurs forces, leurs fragilités, leurs tatouages, leurs rides et leurs rêves.

Med parlait la langue, leur langue, celle de ses parents analphabètes et de condition modeste » (Gare du Nord : 69-70)

Dans Gare du Nord tente de faire vivre les personnages, de nous faire éprouver leurs ressentis. Dans ce sens Abdelkader Djemai souligne : « j'écris souvent sur les gens pour lesquels je ressens de l'empathie(...) »<sup>3</sup> à l'instar de son personnage Med.

### **Le retour au pays**

Dans Gare du Nord, le « rêve étrange » de Zalamite (raconté dès le chapitre 2), celui de rentrer au pays, est un moteur narratif qui fait imperceptiblement avancer une action par ailleurs toute circulaire, tant elle se fonde sur la routine et la tranquillité de la vie quotidienne des trois chibanis : « Ils naviguaient dans les rues comme s'ils étaient condamnés à refaire le même itinéraire, les mêmes haltes, à revoir les mêmes arbres du square, à repasser devant les façades qu'ils longeaient depuis des années ». (Gare du Nord : 34)

En effet l'étrangeté du rêve permet d'abord la rencontre du lecteur avec la figure singulière de Hadj Fofana Bakary, ce « mage sénégalais » (Gare du Nord : 21-22-23) ce « marabout généraliste » que l'on traite « gentiment de charlatan », ami des trois hommes qui partage leur sentiment d'exil. Mais la véritable explication du rêve est peut-être révélée au détour d'une page, en toute discrétion, tant le texte s'attache à maintenir une sorte de distance pudique entre lecteur et personnages, à travers la mention suivante : « Ils redoutaient aussi de mourir loin de leurs proches » (Gare du Nord : 29).

Dans le roman d'Abdelkader Djemai, la gare du Norda tout d'une figure maternelle accueillant en son sein trois marcheurs invétérés, véritable allégorie de la migration infinie et éternelle des personnages : « Dès qu'ils approchaient de la gare du Nord, ils se sentaient attirés par une atmosphère chaleureuse, ses formes féminines et par sa lumière douce qui avait la couleur d'une bonne bière. C'était un peu leur port où ils débarquaient au gré de leur humeur, de leur fantaisie. (...) »

N'ayant jamais eu de vraies maisons à eux, ils demeuraient là, au milieu des mouvements de la foule, du ballet incessant des bagages, de l'alignement des panneaux publicitaires qui changeait régulièrement de visage » (Gare du Nord : 39-40)

C'est donc sans doute l'espoir secret de ne pas mourir loin de ses proches qui pousse Bonbon, à la fin de l'ouvrage, à aller passer le Ramadan chez sa fille Badra, même s'il ne connaît personne dans la ville qu'elle habite désormais. Et c'est plein d'espoir qu'il s'envole vers la terre de ses origines, et plein de générosité également, persuadé qu'il va pouvoir, comme le lui a demandé son ami, trouver une femme à Zalamite : « Là-haut, dans l'avion, les bras sur l'accoudoir et la ceinture bien attachée, Bonbon se disait, au milieu des nuages, que Zalamite n'était pas près de perdre les trois ou quatre dents qui lui restaient. Elles lui serviraient peut-être pour la dernière fois à mordre tendrement dans la pomme de l'amour, dans la chair de la vie » (Gare du Nord : 79). Et c'est finalement sur sa terre que Bonbon quitte celle des hommes, terrassé par une crise cardiaque, condamnant les derniers jours de ses deux amis<sup>4</sup>.

Abdelkader Djemai traite le thème de la solitude de ces émigrés qui, malgré une vie entière passée en France n'arrivent jamais à se sentir réellement intégrés dans la société d'accueil car gardant constamment les yeux rivés sur la terre natale. Un retour définitif au pays d'origine ne leur semble guère plus compatible avec un mode de vie et des habitudes acquis au fil des ans. C'est là, précisément, le sujet de Gare du Nord (2003)<sup>5</sup> : « Depuis longtemps, il avait le projet d'écrire un livre sur tous les chibanis de Barbès-La Goutte-d'Or. Un livre simple et limpide, où ils seraient comme chez eux. Un roman sans graisse et sans prétention qui les accueillerait avec leurs forces, leurs fragilités, leurs tatouages, leurs rides et leurs rêves. (...) Ils ramasseraient leurs paroles éparpillées, dépareillées, parfois décousues, les tisserait

ensemble.(...).Dans ce voyage de l'écriture qui le conduirait aussi vers lui-même,il mettrait ses souvenirs,ses parents,(...).Oui,ce voyage vers les autres et vers les chibanis valait la peine d'être accompli.Ils étaient les derniers d'une histoire courte mais intense. » (Gare du Nord :69-73) .Ainsi s'exprime l'auteur dans ce bref roman portant comme dédicace : « A Bachir,mon père ». « Dans ce roman qu'il se promettait d'écrire bientôt,il tenterait de mêler,de mélanger tout ça,homme,faits, rêves,sentiments,caractères,existences,mémoire collective.Oui,ce voyage vers les autres tous les chibanis valait la peine d'être accompli.Ils étaient les derniers s'une histoire courte mais intense. » (Gare du Nord :72-73)

Or,ce roman que l'un des personnages épisodique projette d'écrire,à l'instar du narrateur dans A la Recherche du temps perdu de Marcel Proust,n'est-ce-pas celui que nous venons de lire,ou peu s'en faut ?Comme dans le texte projeté,il n'est question,en effet ,que de trois vieux ouvriers immigrés algériens surnommés ,Bonbon,Bartolo et Zalamite.Arrivés de leurs bleds respectifs au début de la guerre d'Algérie,ils sont, aujourd'hui,les soixante-dix – ans dépassés,à la retraite,après avoir parcouru la France des mines du Nord aux chantiers de Marseille ou de Lyon om ils ont travaillé dur pour nourrir ceux des leurs restés au pays.

Maintenant qu'ils sont veufs et presque sans famille,ils vivent au Foyer de l'Espérance,dans le dix-neuvièmearrondissement,partageant leur temps entre « La chope verte »où ils ont leurs habitudes et la gare du Nord,leur port d'attache et le but de leur promenade quotidienne.<sup>6</sup>Illustrons par ce passage du roman : « En ce temps-là, ils n'avaient pas le choix.Ils acceptaient n'importe quel emploi,travaillaient beaucoup et pour pas cher.Pour être à l'heure,ils avaient acheté chacun un gros réveil et leur première montre.Ils étaient également obligés de faire leur cuisine et d'emporter leurs thermos et leurs gamelles en aluminium avec eux. » (Gare du Nord :28)

De la guerre d'Algérie, ils ont connu aussi bien les règlements de compte entre frères ennemis du FLN et du MNA que les rafles de police et les noyades dans la Seine un certain 17 octobre 1961<sup>7</sup> :« Mais la peur avait ce 17 octobre fini par rattraper Bonbon dans ce voyage au cœur de Paris,vécu les yeux grand ouverts, le pas ferme et la bouche sèche. (...)L'atmosphère était tendue.Les contrôles d'identité,les perquisitions et les arrestations se multipliaient.Depuis le mois de septembre,des compatriotes avaient été enlevés et torturés. » (Gare du Nord :53-54). Il est important de noter que l'Histoire et la fiction se mêlent et

s'entremêlent dans le roman d'Abdelkader Djemai .Dans ce sens l'auteur avance : « J'aime que le roman raconte,à sa manière,l'Histoire.Il l'ouvre,tout en respectant les faits,les événements et les hommes qui ont vécus, à d'autres horizons, à d'autres perspectives.Il peut aider à mieux la comprendre,à mieux en saisir les détails et les enjeux. En proposant une part de fiction,il donne une dimension humaine sensible aux actes et aux destins de ses protagonistes connus ou effacés.Ce gout pour le récit vient peut-être du fait que j'aurais aimé être historien »<sup>8</sup>

Timides,illettrés,ils ne s'aventurent guère dans la grande métropole, en dehors de leur quartier. « Ils ne parlaient qu'une seule langue, celle de leurs mères qui, comme eux, ne savaient ni lire ni écrire » (Gare du Nord : 27). Ne parlant pas français, on les voit, à leur arrivée, « tels des enfants attardés » (Gare du Nord : 27),comme ce personnage anonyme de Rachid Boudjedra dans Topographie idéale pour une agression, « demander leur chemin avec un bout de papier sur lequel une main secourable avait indiqué une adresse » (Gare du Nord : 27).Que l'un d'eux, au cours, d'une visite au pays qu'il pensait brève, vienne soudain,à disparaître,terrassé par une crise cardiaque,et c'est le drame pour les autres compagnons qui se sentent encore davantage perdus et solitaires.<sup>9</sup>Dans ce sens Pan Bouyoucas souligne : « Quiconque a le malheur d'immigrer une fois-une seule !-restera toujours métèque toute sa vie, et étranger partout, même dans son pays d'origine.C'est notre malédiction à nous,immigrants ».

C'est donc à la fragilité de ces êtres,en somme,que l'auteur nous rend sensibles,à leurs frustrations et leurs petites joies,bref,à leur vie entièrement consacrée au labeur afin de subvenir aux besoins des leurs. Et le but de l'auteur est amplement atteint grâce à une langue simple,claire,sans image,où jamais un mot n'est plus haut que l'autre et d'où sourd une émotion contenue,signe de l'empathie que le romancier nourrit pour ces personnages témoins d'une époque révolue ou presque.<sup>10</sup>

#### **Mission de témoignage :**

Beaucoup d'écrivains se sentent investis d'une mission, qui est de révéler au monde ce qui reste inconnu ou ce qu'on maintient caché. Exprimer la parole des humbles et des opprimés est particulièrement nécessaire lorsque ceux-ci sont enfermés dans le système de la diglossie : ils n'ont alors à leur disposition qu'une langue jugées inférieure, tandis que la langue qu'on lit est celle des

opresseurs ou des nantis. C'est surtout la première génération d'écrivains francophones qui a vécu cette situation, mais le thème est loin d'avoir disparu aujourd'hui, sans doute parce que la réalité elle-même n'a pas partout changé.<sup>11</sup>

Ces écrivains ont ressenti le besoin de témoigner pour leurs frères qu'ils côtoyaient à Marseille, Lille ou Lyon, pour tous ces ouvriers qui ont quitté le pays natal et, poussés par la nécessité, ont laissé les leurs pour venir vivre comme des ombres dans les grandes villes de France. Cette vie de labeur et de misère, un Driss Chraïbi ou un Kateb Yacine l'ont connue de très près pour l'avoir volontairement subie, quelques temps, comme en témoignent *Les Boucs*(1955) du premier et *Le Polygone étoilé*(1966) du second.

La condition d'immigré ou d'émigré devient ainsi un thème récurrent de la littérature maghrébine et apparaît souvent au détour d'une page comme chez Kateb Yacine qui s'insurge contre cet « air d'exil et d'esclavage sans recours »(68)imposé à ces « damnés de la terres »que Malek Haddad décrit dans *La Dernière Impression*(1958)comme des êtres solitaires et presque invisibles pour les autres. Ou encore, chez Mohammed Dib, qui lui consacre une œuvre, *Habel* (1977) que le romancier présente ainsi : « Caïn aujourd'hui ne tuerait pas son frère. Il le pousserait sur les chemins de l'émigration. Le héros de ce roman ne s'appelle donc pas Habel pour rien. Emigré ? Oui, il l'est, mais d'un genre différent, scandaleux : il n'arrive en Europe ni pour en gratter la merde ni pour y faire naufrage et encore moins pour exciter la pitié. Alors ? Alors il entre dans ce monde nouveau (pour lui) afin d'en faire l'objet d'un regard et d'un partage souverain. »Ainsi ce roman est celui de Habel ou d'un jeune émigré éloigné de la maison par son frère aîné et qui se trouve balloté à Paris entre des amours différentes et des aventures qui finissent par le mettre sur la voie de sa propre personnalité<sup>12</sup>, après avoir risqué de perdre la raison.

Mais, c'est Driss Chraïbi qui, le premier, a consacré une œuvre entière à la peinture de la dure réalité de l'ouvrier maghrébin en exil. Rachid Boudjedra reconstitue, lui, jusqu'à l'étouffement, l'errance dans le métro, à Paris, d'un émigré nouvellement débarqué et les circonstances de son assassinat gratuit par une bande de jeunes fascistes. De par sa formation de psychologue et de sociologue, Tahar Ben Jelloun en fait par la suite un objet d'étude, à la fois scientifique et romanesque<sup>13</sup>.

Ces immigrés quittent le pays à cause de la misère, ils n'ont trouvé en France que le chômage et une misère encore plus noire, dans les bidonvilles et les caves d'une contrée aux hivers brumeux et glacés, au milieu d'un peuple indifférent, ou vite horrifié par une étrangeté, qu'il ne s'efforce pas de comprendre. Sans doute, Chraïbi n'a-t-il pas l'expérience réelle d'un travailleur nord-africain, comme Kateb Yacine, qui fut un temps docker, ouvrier agricole en Camargue, ouvrier d'usine à Montreuil. Il a seulement visité ces hommes dans leurs caves et leurs bidonvilles, prenant des notes, partageant quelques moments de leur vie, mais toujours en dehors<sup>14</sup>, avec la rage torturante de s'identifier à leur drame, de les comprendre dans sa chaire pour agir sur eux, témoigner pour eux, et avec le sentiment désespéré que son entreprise est vouée à l'échec, comme celle de son héros Waldik : « Waldik assistait, ne participait pas. La monotonie même le tenait éveillé-comme s'il espérait une variante, un thème encore inédit. Il leur dit un soir avec un sanglot qu'il n'était revenu en France que pour eux, qu'il fallait crier, se révolter, faire n'importe quoi plutôt que de croupir ainsi... Il se lava et leur baisa la main à tous. Ce soir –là, le même Bicot haussa la même épaule.»

Les travailleurs kabyles de Mouloud Feraoun s'entraident et s'organisent une vie de patience, d'économie, orientée vers le retour au pays, qui restaurera en dignité : modeste, ils ne perdent pas le sens du réel, du possible ; ils peuvent n'être pas trop malheureux. Mais on ne saurait tomber plus bas que les Boucs, plus près de l'animalité, et c'est en ceux-là que Chraïbi a choisi de retrouver l'humain. Ce choix du cas extrême est significatif ; c'est pour tout homme, la revendication morale, métaphysique, d'une existence d'homme.<sup>15</sup>

En conclusion, on peut dire que Gare du Nord dresse le portrait de trois immigrés algériens âgés qui vivent dans un foyer du quartier de la Goutte-d'Or à Paris. Abdelkader Djemai décrit à la fois le quotidien de ces trois amis mais aussi par de nombreux focus sur le passé, les événements qui ont ponctué leurs vies.

Leur quotidien est fait de discussion dans un café accueillant du quartier et de promenades dans Paris, du moins dans certaines zones de Paris :

« Bonbon, Bartolo et Zalamite n'avaient jamais vu qu'une fois ou deux la tour Eiffel et les Champs-Élysées et n'avait jamais pris le bateau-mouche pour glisser sur la Seine. Ils naviguaient dans les rues comme s'ils étaient condamnés

à refaire le même itinéraire, les mêmes haltes, à revoir les mêmes arbres du square, à repasser devant les façades qu'ils longeaient depuis des années » (Gare du Nord : 34)

Leurs déambulations respectent souvent un même schéma : « Bonbon, Bartolo et Zalamite commençaient leur itinéraire par le terre-plein au-dessus duquel roulait, entre Nation et porte Dauphine, le métro aérien de la ligne n 2.(...)Après le passage clouté du boulevard Barbès, l'un des plus fréquentés de la capitale, ils remontaient puis redescendaient lentement le boulevard Rochechouart. » et les amènent systématiquement à la Gare du Nord : « Mais le lieu qui leur plaisait le plus, c'était la gare du Nord au fronton orné d'une inscription en chiffres romains et d'une horloge ronde et blanche aux longues aiguilles noires. Au-dessus de sa corniche au dessin bien net se dressaient une vingtaine de statues monumentales aux formes pleines et drapées. Comme les trois vieux, le temps les avait fatiguées, rendues un peu grises. Des couronnes sur la tête, des blasons posés contre leurs jambes galbées, elles représentaient des capitales européennes, et des cités du Nord telles Arras. » (Gare du Nord : 38-39)

L'écriture de Gare du Nord est fluide et poétique. L'auteur s'attache aussi bien à la description des lieux que les âmes. Il ravit parfois le lecteur par un humour délicat : « Toute l'année Bartolo voyait défiler sur papier des corps de jeunes demoiselles un peu trop parfaits(...)Une seule fois il avait succombé devant l'une de ces publicités. Il décida d'acheter le matelas à ressort dont, il le devinait, elle louait en grosses lettres les avantages et les qualités » (Gare du Nord : 42).

Il est assez étonnant de trouver dans cet ouvrage une auto-description glissée habilement au sein du roman. Cela permet à l'auteur de définir délicatement ses aspirations à travers cet écrit : « Depuis longtemps (Med) avait le projet d'écrire un livre sur tous les chibanis de Barbès-La Goutte d'Or. Un livre simple et limpide, où ils seraient comme chez eux. Un roman dans graisser et sans prétention qui les accueillerait avec leurs forces, leurs fragilités, leurs tatouages, leurs rides et leurs rêves.(...) Dans ce voyage de l'écriture qui le conduirait aussi vers lui-même, il mettrait ses souvenirs, ses parents, son enfance, ses trente-cinq ans un peu fatigués, ses doutes, ses envies, ses manques. Mais surtout il parlerait de ceux venus d'ailleurs. Insomniaques ou plongés dans un sommeil profond, ils se tenaient entre deux portes, entre deux seuils, entre deux gares avec leurs bagages et leurs fantômes. Souvent taciturnes, ils ne faisaient pas beaucoup de bruit, se plaignaient rarement et ne savaient pas vouvoyer les autres. »<sup>16</sup>

D'ailleurs à la question Plusieurs de vos romans se concentrent sur de petits gens, pourquoi cet intérêt ? Abdelkader Djemai répond :

« (...) Pour Gare du Nord, quand je suis arrivé en France 1993, mon père me manquait, il avait l'âge de mes personnages et moi-même aujourd'hui je deviens un chibani. Là aussi, il me fallait raconter l'histoire de ces gens qui m'ont beaucoup appris. A chaque fois que j'aborde un aspect social dans mes livres, je fais attention à ne pas verser dans le dolorisme, dans le larmoyant ou le misérabilisme. Mon père était un journalier qui sortait à 5h du matin pour aller trouver du travail. La notion d'effort, de labeur, c'est, par lui, que je l'ai compris ».<sup>17</sup>

Ainsi, Abdelkader Djemai dresse des portraits bouleversants de trois vieux chibanis, plein de dignité, après une vie de labeur, s'éteignent dans la précarité, l'indifférence et l'amnésie publique. Gare du Nord se veut un témoignage pour la reconnaissance et la justice.

#### Références

- 1-Jacques Noiray , Le Maghreb :Littératures francophones. Editions BELIN, 1996, p123.
- 2-Virginie Brinker :Article-37150255 Pour une lecture comparée de Gare du Nord d'Abdelkader Djemai et l'Épithète d'Antoine Matha .
- 3-<http://la-plume-francophone.com/2017/07/17/entretienavecàabdelkader-djemai/>
- 4-<http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-37150255.html>(Pour une lecture comparée de Gare du Nord d'Abdelkader Djemai et l'Épithète d'Antoine Matha par Virginie Brinker.
- 5-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010. p144
- 6-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010.p145
- 7-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010. 145
- 8-Benaouda Labdai, Écrivains Africains, Editions Ebena-Ecrire Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> trimestre 2015.P59
- 9-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010.p145
- 10-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010.p145.
- 11-Denise Brahimi, Langue et littératures francophones, Ellipses Editions Marketing S.A.,2001. p75
- 12-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010.p 138-9
- 13-Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010.p140
- 14-Dans une interview parue en novembre 1955 dans Lire(Alger), Chraïbi affirme avoir, pendant six ou sept – mois, interrogé 50000 travailleurs nord-africains, séparément ou en groupe. Cité dans Jacqueline Arnaud : Littérature maghrébine de langue française-Origines et perspectives. Publisud, 1986, p264.
- 15-Jacqueline Arnaud, Littérature maghrébine de langue française : origine et perspectives, Publisud, 1986, P264
- 16-<http://www.parisblogged.fr/2012/05/gare-du-nord-dabdelkader-djemai.html>
- 17-<http://la-plume-francophone.com/2017/07/17/entretienavecàabdelkader-djemai/>

Bibliographie :

- Arnaud Jacqueline, La littérature maghrébine de langue française : Origines et perspectives, Publisud, 1986.
- Bouguerra Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, Histoire de la littérature du Maghreb, Ellipses Editions Marketing, 2010.
- Brahimi Denise, Langue et littératures francophones, Ellipses Editions Marketing, 2001.
- Brinker Virginie et Chibani Ali, La plume Francophone, Entretien avec Abdelkader Djemai.
- Brinker.V :Article-37150255 Pour une lecture comparée de Garde du Nord d'Abdelkader Djemai et l'Épitaphe d'Antoine Matha .
- Chalet-Achour Christiane, Barques de passeurs, Fictions entre passé et présent. Tombéza de R. Mimouni et Le désordre des choses de R. Boudjedra, in Europa Islamusche Nachbaron, Band 2, herausgegeben von E Ruhe, (Königshausen, Neumann, 1995), p111 cité Shyns Désirée, La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne francophone, L'Harmattan, 2012.
- Djemai Abdelkader, Gare du Nord,Seuil,2003.
- Joubert Jean –Louis, Littérature francophone du monde arabe : anthologie. Editions Nathan, Paris, 1994.
- Lebdai Benaouda, Ecrivains Africains, Editions Ebena-Ecrire Aujourd'hui, 2015.
- Noiray Jacques, Littératures francophones : Le Maghreb, Editions BELIN, 1996.
- Prémel Gérard, Nouveau regard sur la littérature algérienne de langue française, Editions GOATER, 2014.
- Shyns Désirée, La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne francophone, L'Harmattan, 2012.
- Toelle Heidi et Zakharia Katia, A la découverte de la littérature arabe du VIème siècle à nos jours, Flammarion, 2003-2005-2014.
- Viart Dominique et Vercier Bruno, La littérature française au présent : héritage, modernité et mutations. Editions BORDAS, 2005-2008.
- <http://www.parisblogged.fr/2012/05/gare-du-nord-dabdelkader-djemai.html>
- <http://la-plume-francophone.com/2017/07/17/entretienavecabelkader-djemai/>
- <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-37150255.html>(Pour une lecture comparée de Garde du Nord d'Abdelkader Djemai et l'Épitaphe d'Antoine Matha par Virginie Brinker.
- <http://www.seuil.com/ouvrage/gare-du-nord-abdelkader-djemai/9782020573825>